

AVEC JEAN-CLAUDE SALEMBIEN, les thermes, ça rend bien

Dans nos montagnes, l'électricité est produite par l'eau, mais il faut de l'électricité pour gérer l'eau des thermes. Qui de l'œuf ou de la poule ? Jean-Claude Salembien et son entreprise E2IT - Électricité industrielle instrumentation tarbaise, c'est le chaînon manquant. On l'a rencontré aux Bains du Rocher de Cauterets où il installait un module de pilotage informatique ainsi que des outils de contrôle de la qualité de l'eau, archivés pendant 10 ans sur des serveurs. Tout ce à quoi tu ne penses pas un instant quand tu es dans ton bain. Sa PME familiale, fondée il y a quelques années seulement, délivre son savoir-faire dans les thermes de toute la France. Les plus grands, comme Vichy, et bien sûr les locaux à commencer par ceux de Bagnères et de Cauterets donc.

Yvette : L'électricité industrielle, c'est un métier qu'on ne voit jamais mais qui fait tourner tout le reste. Tu as 10 secondes pour nous l'expliquer.

Jean-Claude Salembien : L'électricité industrielle, c'est uniquement pour les pros. On travaille beaucoup dans le domaine de l'eau : thermes, forages. On installe des instruments pour surveiller l'eau, en partenariat avec l'ARS (agence régionale de santé) et l'Agence de l'Eau. Les installations de Gestion Technique Centralisée permettent de contrôler le débit, la consommation...

Y : ... Je te coupe, on avait dit 10 secondes. Comment arrive-t-on à ce métier ?

J.C.S. : Le hasard ! À la base, je voulais être mécanicien auto. J'ai fait de l'électromécanique parce qu'il y avait le mot « mécanique ». J'ai travaillé dans de gros groupes, SPIE, Eiffage... Il y a 14 ans de cela, un chasseur de tête m'a proposé de venir dans les Pyrénées. On a fait un conseil de famille et on est venu à l'unanimité.

Y : Si ta boîte est récente, tu ne l'as pas lancée quand t'étais minot...

J.C.S. : J'avais 55 ans. J'adore mon métier, c'est une passion. Mon fils y a pris goût et a poursuivi des études dans l'instrumentation. J'ai créé l'entreprise pour qu'il reprenne la suite, sans passer par les grands groupes. Et les clients m'ont suivi : ils sont attachés à une personne, pas à une entité. Ils se foutent du nom de l'entreprise. Ils veulent quelqu'un qui connaisse leurs process et sur qui ils puissent compter.

Y : Donc vous travaillez en famille...

J.C.S. : Et ma femme a quitté l'Éducation nationale pour intégrer l'entreprise en septembre. J'apprécie qu'on passe plus de temps ensemble. On retrouve l'équilibre perdu tout au long de la vie.

Y : Recruter dans votre secteur, c'est devenu compliqué. On manque de compétences ou de gens prêts à s'y filer au mastic ?

J.C.S. : J'ai 7 salariés. Dont Manu Alvarez, un technicien qui a 40 ans de métier et m'a suivi. Je crois à l'apprentissage. Parce qu'à l'heure actuelle, les compétences sont un peu perdues. Le problème, c'est qu'une société de service doit être en capacité de répondre en juillet-août, entre Noël et le jour de l'An. Le client qui est en panne, on ne lui dit pas qu'on doit partir à 16 h. Donc je n'ai pas beaucoup de CV.

Y : Il y a une centaine de stations thermales en France, combien dans ton portefeuille clients ?

J.C.S. : 65 ! Mais il y a 1 600 thermes en France, pas 100, c'est hallucinant ! Beaucoup ont fermé ou ont réduit leur fonctionnement depuis que la Sécu ne prend plus en charge l'hébergement. Quand j'étais gosse, on passait l'été chez mon arrière-grand-père à Plombières, station thermale des Vosges. Tous les cousins, on allait porter les bagages pour que les touristes nous donnent la pièce. Avec 20 centimes de franc, tu étais le roi du pétrole, les bons valaient 1 ou 2 centimes.

Y : Avoir le mot « tarbaise » dans le nom de votre boîte, c'est pas un frein pour les clients de toute la France ?

J.C.S. : Au contraire. Les clients sont parfois surpris, mais il faut être fier de là d'où l'on vient puisqu'on a un savoir-faire.

Y : Aujourd'hui, tu es encore sur les chantiers ou plutôt sur Excel ?

J.C.S. : Quand les équipes ont un coup de bourre, je mets le bleu, mon véhicule est tout équipé.

Y : Tu sais ce qu'on dit de toi à la machine à café ?

J.C.S. : Que je suis chiant, râleur,

perfectionniste, mais ils apprécient ma façon de les considérer. Je suis assez paternel, il y a une ambiance familiale.

Y : As-tu un tic de pro ? Du genre ouvrir le tableau électrique de ton Airbnb...

J.C.S. : Oui, c'est un vrai toc ! Je regarde comment sont les interrupteurs, s'ils ont bien mis un 30 milli, je teste le disjoncteur différentiel. Pour faire un bon électricien, il faut avoir peur de l'électricité comme de la peste. C'est mortel dès 230V, j'ai des collègues qui en sont décédés. Moi-même, un jour j'ai pris les deux fils, j'ai fait un bond de 4 mètres en arrière. Il faut éduquer les gens.

Y : C'était quand la dernière fois que tu as eu envie de couper le courant ?

J.C.S. : C'est arrivé une fois. J'ai pété un boulard contre les salariés, lassé des plaintes. D'ailleurs sur la vitre de mon bureau, j'ai mis un panneau « Assistante sociale Joëlle Mazart ». Pour travailler, on doit laisser ses problèmes chez soi. J'avais envie de tout larguer. Mais le travail c'est ma vie. Si tu as une problématique, tu n'en dors pas, personne ne t'amène la solution, c'est ça qui me plaît.

Y : Tu choisis quelle station pour faire une cure ? Ou il ne faut pas te parler de thermes en vacances ?

J.C.S. : J'en ai fait deux ou trois. On te met à l'aise, on te chouchoute. Toutes ont des façons différentes d'accueillir, des soins différents. J'ai un faible pour Loudenvielle.

Y : Si on te laisse 48h sans électricité, tu survis ou c'est la panique ?

J.C.S. : J'ai toujours un groupe électrogène, même chez moi. On a vécu la tempête de 99, on était les seuls du voisinage à avoir une cheminée, on se retrouvait chez nous pour manger, c'était sympa.